

Les Petites Fugues 2022



LIRE MARIE PAVLENKO

SOMMAIRE

du partage

UN ÉTÉ AVEC ALBERT (2021) // p. 2

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 2

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS
AVEC D'AUTRES ŒUVRES // p. 7

ET LE DÉSERT DISPARAÎTRA (2020) // p. 8

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 8

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS
AVEC D'AUTRES ŒUVRES // p. 11

**D'UN LIVRE À L'AUTRE :
LECTURE TRANSVERSALE // p. 12**

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Audrey Gauchet

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

UN ÉTÉ AVEC ALBERT (2021)

PARCOURS DE L'ŒUVRE

Roman à partir de 13 ans.

I/ Un roman fantastique

Marie Pavlenko reprend toutes les caractéristiques des grands récits fantastiques du XIX^e siècle. En commençant par créer une atmosphère inquiétante. Comme chez Maupassant ou Prosper Mérimée, un personnage est réveillé tard le soir et observe de sa fenêtre un extérieur éclairé par l'astre de la nuit : « La lune surplombe la canopée. Elle est dans un état inversement proportionnel au mien, bien réveillée, et éclaire le jardin de sa lumière polaire. » (p. 93) L'auteure donne également pour cadre à son récit une maison « isolée, à flanc de montagne, à quelques kilomètres du village » (p. 27), sans voisins, et coupée de l'extérieur par l'absence de télévision et de réseau téléphonique. Les morts récentes du grand-père et du chien Bobby, ensuite, font planer dans ce lieu de surnaturelles présences : « la maison de mamie est peuplée de fantômes. Je suis poreuse à l'ambiance, dévorée d'angoisse. » (p. 99).

Le choix du point de vue interne de la narratrice par l'auteure est aussi un élément de forte tension ; par ces perceptions subjectives, le lecteur est ainsi plongé au cœur d'un être en proie au doute, à l'angoisse et même à l'effroi. Le champ lexical de la peur est ainsi développé à de nombreuses reprises : « l'horloge égrenant les secondes me fout la chair de poule » (p. 49), « pétrifiée à la fenêtre, je ne quitte plus Albert des yeux » (p. 95) ; les manifestations physiques ressenties dans de telles circonstances sont plusieurs fois décrites : « mes poumons ont dû rétrécir de moitié ; j'étouffe, j'ai envie de hurler, de courir me cacher mais je suis clouée sur place. Je halète presque. » (p. 133) et résumées à travers le leitmotiv d'une sensation visqueuse dans la nuque, comme ici : « une méchante sensation me grimpe le long de la nuque, un truc froid et visqueux qui me fait frissonner. » (p. 49).

Puis, l'aspect onirique fortement présent dans les textes fantastiques est abordé dans le roman à travers les deux cauchemars de Soledad (p. 50 et 139). Et l'objet inquiétant, constitutif de ce type de textes, n'est pas omis non plus ; ainsi, une poupée morte-vivante réapparaît mystérieusement un jour dans le jardin : « J'éprouve un léger malaise vis-à-vis de Sally surgie d'entre les poupées mortes. Ce n'est pas pour me trouver des excuses, mais il existe une tripotée de romans d'horreur à base de poupées du diable. Sa résurrection soudaine n'est pas pour apaiser mon imagination débridée. » (p. 91).

L'étrangeté, autre caractéristique du registre fantastique, est bien présente dans le texte. Plusieurs événements insolites viennent perturber les lois du monde naturel et de la logique ordinaire ; les feuilles du grand chêne bougent alors qu'il n'y a pas de vent, la poupée Sally est retrouvée après de nombreuses années totalement propre, des grincements mystérieux se font entendre, les branches d'Albert ont changé d'orientation... Face à tous ces phénomènes étranges, Soledad tente pourtant à chaque fois d'apporter une explication rationnelle : « je fais peut-être une crise d'hypoglycémie » (p. 84), « il doit y avoir

des souris au grenier » (p. 93), « il doit y avoir un effet d'optique depuis ma chambre » (p. 96). Mais, même si l'héroïne cherche à expliquer ce qu'elle voit, jamais son explication ne la satisfait pleinement ; en effet, le doute doit toujours subsister dans le récit fantastique.

Marie Pavlenko est ainsi restée très fidèle à ce registre littéraire et s'amuse avec ses références comme ici dans cette mise en abîme amusante où elle joue malicieusement des effets de réel :

« j'avise parmi la pile de bouquins entassés sur une étagère branlante un livre de poche de Maupassant. Comme Zola est resté dans ma chambre, je l'attrape et le feuillette. Je tombe sur *Le Horla*. Je me mets à lire, vissée sur mon postérieur. Quand je referme le bouquin, je suis partagée entre l'envie de sourire et un malaise poisseux. On dirait moi avec Albert. Sauf que Maupassant a écrit une fiction et que j'ai l'impression tenace de la vivre *dans la vraie vie*. » (p. 115-116).

II/ Une ode à la nature

À l'opposé des nuits inquiétantes de Soledad, de belles journées ensoleillées s'offrent à la jeune femme, notamment lorsqu'elle accompagne Doméné, l'ami de ses grands-parents dans son jardin. L'homme solitaire et généreux cultive dans la montagne des herbes aromatiques et médicinales à l'ancienne et des fleurs pour fabriquer des tisanes. Là, la jeune femme découvre tout un monde qui charme ses sens : « L'odeur est incroyable : l'air est un tourbillon d'effluves à la fois familières et mystérieuses à force de se mélanger. Je m'étire, fais quelque pas. Mes semelles s'enfoncent dans une mousse souple et rebondissante. » (p. 63), « un vent de braise souffle sur nous. Les corolles des fleurs multicolores s'agitent comme pour protester. Le parfum des tiges coupées sature mes narines. » (p. 149). Doméné, tel un pédagogue de la nature, un guide, transmet ses connaissances et son amour des plantes :

« sache que Doméné a deux enfants. Il leur a appris à reconnaître les plantes sauvages et leur a lu des histoires formidables » (p. 57) ; « Sous le soleil et l'index massif de Doméné, je découvre le romarin, l'estragon, la sarriette, je froisse des feuilles de toutes formes, les hume, les mâche. Doméné m'indique le nom de chaque plante, ses propriétés, me raconte comment fabriquer des mélanges calmants, dopants, la façon dont on peut y ajouter des fleurs sauvages cueillies avec parcimonie, à l'ancienne, pour colorer la saveur, et enrichir les arômes. » (p. 63) ; « courbée en deux, j'essaie d'intégrer ce que m'explique Doméné, cueille là où il me montre. L'hysope officinale, avec ses épis de clochettes bleu-violet et délicates, appartient à la famille des lamiacées. De loin, un ignare pourrait la confondre avec de la lavande (sans déconner ?). Elle soigne plein de trucs que j'ai oubliés mais doit se consommer avec modération, car elle peut être toxique à haute dose. La mort par fleurs, on aura tout vu. » (p. 149).

Ainsi la jeune femme est progressivement sensibilisée et sensible aux beautés et à la variété de la nature ; et, faute de télévision, d'ordinateur, ou de réseau téléphonique, elle s'ouvre à ce qui l'entoure et à la beauté du monde. Lors d'un trajet dans le van de Doméné, elle raconte ce qu'elle voit et termine par une interpellation : « des vaches rousses nous regardent passer de leurs doux yeux bordés de longs cils. Je hais les abrutis qui parlent de « regard bovin ». Y a rien de plus beau qu'un œil de vache. Si vous ne me croyez pas,

était déjà initiée aux petits plaisirs simples d'une vie proche de la nature par sa grand-mère ; cette dernière, grande jardinière, cultive depuis toujours un jardin luxuriant :

« il y a un splendide potager dont ma grand-mère prend soin depuis le commencement, truffé de framboises, courgettes, tomates de toutes les formes et toutes les couleurs, groseilles, cassis, rhubarbe, carottes et salades, potirons, blettes, pâtissons, et j'en passe. J'ai toujours aimé faire la cueillette avec elle. Ramasser soi-même ce que l'on va manger procure une satisfaction étonnante. » (p. 29).

Ainsi, nulle alimentation industrielle transformée ici, mais « on avale une salade de tomates (du jardin, est-il nécessaire de le préciser ?) » (p. 48) et l'on mange de la « confiture maison » (p. 100) ! Il n'est pas difficile d'imaginer que cette vie proche de la nature est celle défendue par l'auteure. Face aux enjeux climatiques qui se présentent à nous, Marie Pavlenko imagine une jeunesse non seulement sensible à ces défis écologiques mais aussi actrice et militante : ainsi Abdel, l'ami de Soledad, fait un stage pour apprendre la permaculture ; quant à Trinité, elle prépare une « manif pour le climat à la rentrée » (p. 83).

Enfin, le personnage éponyme qui marquera Soledad à jamais et qui changera sa façon de voir la nature est incontestablement Albert. Cet être qui n'apparaît qu'à partir du chapitre 3 se révèle être... un arbre :

« Albert veille sur moi.
– Albert ? C'est qui ça, Albert ? [...]
– Le chêne au milieu du jardin. » (p. 37)

Présenté comme le gardien de la maison par la grand-mère, il est, comme d'autres éléments de la nature dans le roman, personnifié : « Je reporte mon attention sur Albert. J'ai l'impression qu'il me reluque, lui aussi. Qu'un être vivant est penché sur moi et m'étudie à la loupe, comme lorsque je mate les fourmis du potager. Albert est coriace, il ne me quitte pas des yeux, enfin, des feuilles. » (p. 126). Personnage à part entière du roman, pour cette raison, à plusieurs reprises, la jeune femme et sa grand-mère lui parlent : « Salut Albert, je suis Soledad, tu me reconnais ? Mamie m'a parlé de toi. Je ne savais pas que tu avais un prénom, figure-toi » (p. 81), « Mamie caresse l'écorce rude d'Albert et murmure un discret « merci, vieux frère ». Je l'imites d'une voix chevrotante. » (p. 202).

Cet arbre « fièrement planté au milieu de la parcelle » (p. 81) protégera Soledad et sa grand-mère de l'intrusion de Claude et, par son intervention surnaturelle finale, fera disparaître à jamais l'assassin des animaux. Dès lors, après cet « été avec Albert », Soledad ne sera plus la même et aura cette conscience écologique chère à l'auteure ; elle l'avoue : « *Plus jamais je ne regarderai un arbre comme avant.* » (p. 201).

III/ Nostalgie et temps qui passe

En choisissant une héroïne de 18 ans, Marie Pavlenko place son personnage entre deux âges. Pourtant, dans cet entre-deux, entre l'adolescence et l'âge adulte, il suffira de quelques semaines durant l'été chez ses grands-parents pour que Soledad fasse déjà l'expérience du « temps du bonheur perdu » (p. 27) et de la nostalgie de l'enfance. Dès l'entrée chez sa grand-mère, la jeune femme prend immédiatement conscience que du temps a passé et que les choses ne sont plus tout à fait comme lorsqu'elle était enfant :

« dans l'entrée, accrochés à la patère, il y a toujours la salopette et le pardessus de papi. Le tapis sur lequel se couchait Bobby gît en dessous. Les murs blancs se sont ternis, le carrelage aussi. » (p. 26). Traces d'un passé qui ne reviendra plus, les objets sont des marqueurs d'un temps révolu. La maison familiale, autrefois pleine de vie et bruyante, laisse place désormais au silence et au vide :

« Mamie est assise devant la table faite pour dix. Une table qui attend les rires et les verres s'entrechoquant dans l'allégresse comme une femme de marin anxieuse, le matin, sur le port. L'horizon démesuré est vide. » (p. 46) ; « Mamie a perdu l'amour de sa vie. Puis son chien. Elle habite un monde vidé de la majorité des vivants qu'elle aimait, vivants qui créaient du mouvement, de la gaieté, des tourbillons autour d'elle. » (p. 156).

En faisant ce constat, Soledad ne culpabilise pas pour autant ; c'est la vie et l'ordre des choses comme dans toutes les familles. Elle a grandi et ses centres d'intérêt et ses préoccupations sont désormais ceux d'une jeune femme :

« Avant, j'aimais bien passer mes vacances avec mes grands-parents. J'ai des souvenirs de balades épiques sous des vents chafouins qui nous obligeaient à nous accrocher aux herbes folles pour grimper les pentes escarpées, de parties de Trivial Pursuit, de Scrabble, de Boggle et de mimes à n'en plus finir près de la cheminée, où je me roulais par terre de rire quand ma grand-mère imitait la limace. Je dessinais des monstres, je l'aidais à couper les carottes ou les patates, je louchais sur les papillons et les oiseaux, bref, je mettais un pied dans leur vie et je trouvais tout génial. Depuis, le lycée, je n'en ai plus envie. [...] Le temps que j'ai, je préfère le passer avec mes copains, à papoter, voir des films et me marquer. C'est mon droit. Je ne veux pas culpabiliser. » (p. 24).

Et, même si sa famille est un peu dispersée durant l'été (son père déprime à la maison, sa mère est en Sicile avec son nouveau compagnon), la jeune femme n'oublie pas son histoire familiale et sait qu'elle s'inscrit dans une lignée d'immigrés venus d'Espagne : « J'ai les cheveux noirs et bouclés de mamie, mamie Elvira que petite j'appelais mamie Rara. Je suis fière de venir d'ailleurs » (p. 104).

Tel Proust se souvenant des dimanches matin chez sa tante Léonie grâce à une madeleine, Soledad retrouve dès son arrivée chez sa grand-mère le souvenir des jours heureux quand elle était enfant. Ainsi le visage de sa mamie devient le miroir de son enfance : « J'aime ces joues pressées. Elles sentent la tarte aux pommes ou aux myrtilles, les paniers de groseilles, de framboises, le pain d'épices et la bûche de Noël. Ce sont les joues de la gaieté, du grand air et des vacances. » (p. 23). Et elle note en buvant une tasse au petit matin : « ce café a le goût de mes grands-parents. » (p. 37). Sorte de catalyseurs du souvenir, certaines sensations rappellent ainsi instantanément une personne, un moment ou une situation. Pour preuve de cette filiation que Marie Pavlenko crée avec l'auteur de *À la recherche du temps perdu*, le nom qui est donné à la nouvelle chienne de la grand-mère à la fin du roman et qui ne fait pas seulement référence au grand chêne Albert :

« Comment tu vas l'appeler ? [...]

— Que penses-tu d'Albertine ?

— Ça sonne un peu proustien, commente papa. » (p. 211)

IV/ Une écriture captivante et pleine d'humour

1) Une écriture qui tient le lecteur en haleine

Un été avec Albert peut se lire comme un roman policier grâce à l'écriture pleine de suspens de Marie Pavlenko. Le titre très énigmatique tout d'abord conduira d'emblée le lecteur sur une fausse piste. L'auteure proposera ensuite une enquête aux côtés de Doméné pour trouver l'assassin des animaux qui rôde dans la montagne ; plusieurs épisodes viendront ainsi ponctuer le récit aux allures de thriller et créeront une angoisse grandissante chez l'héroïne : la découverte d'un couteau plein de sang, quatre brebis égorgées, une lampe torche à l'orée du bois la nuit, l'oreille coupée du chien Rosalie, le lapin retrouvé cloué à une porte, les deux chiens égorgés et le chat blessé. Marie Pavlenko maintient aussi la tension dramatique dans son récit en prenant soin de terminer plusieurs chapitres par un élément mystérieux : « Entre deux racines d'Albert, il y a un petit corps dénudé. » (p. 86) ; « On leur a tranché la gorge au couteau. » (p. 105) ; « Un craquement provenant du jardin. » (p. 189).

Très imaginative, Soledad se prendra ainsi pour un enquêteur chevronné, une sorte de Columbo des Pyrénées à qui aucun mystère ne résiste : « Suivant chacun de ses gestes, j'ai essayé de me persuader qu'on était dans une série policière, les premiers arrivés sur la scène du crime, quelle excitation, vite, dénichons les indices, la primeur de l'information, la police larguée nous remerciera ensuite pour notre acuité, notre sens de l'urgence. Peut-être même que j'aurai une médaille. » (p. 70).

2) Une écriture pleine d'ironie et imagée

Un été avec Albert est écrit sur le ton de la confiance. Soledad, avec une grande sincérité et spontanéité, raconte ses vacances comme le ferait une jeune femme de 18 ans. Elle décrit toutes ses journées de son départ en train de chez elle à l'arrivée de son père et Abdel à Castet chez sa grand-mère. Sans filtre, elle ne se prive pas de commentaires (« qui s'appelle Doméné, sérieux ? », p. 21), manie l'ironie à la perfection (« Les vacances les plus sexy de ma vie » p. 181) mais sait aussi faire preuve d'auto dérision comme lorsqu'elle commente juste après avoir posé une question : « – Les gendarmes sont à la recherche de l'assassin ? La phrase la plus nulle du monde. » (p. 141) ; ou lorsqu'elle se décrit au lever : « Je m'étire jusqu'aux orteils, enfile un bas de survêtement et un sweat, bâille, et rebâille sans mettre la main devant ma bouche, portant haut le drapeau de la charognerie. Mon estomac émet un gargouillis pas du tout élégant, je ne fais pas mon lit et je sors. » (p. 35) Nulle idéalisation ici, mais une description triviale, brute, sans fard de la jeune femme par elle-même. De même, elle n'hésite pas à se dépeindre à travers des comparaisons dévalorisantes : « Je dois avoir l'air d'un poisson agonisant » (p. 86), « Je tremble tel le Yorkshire à mémère » (p. 87), « Je reste plantée comme un bâton de ski » (p. 116), « J'ai débarqué avec mon pas d'hippopotame en rut » (p. 135) et « j'ai fini par sombrer et me suis affalée sur le parquet comme une ivrogne imbibée jusqu'à la moelle. » (p. 175).

Marie Pavlenko s'amuse également à mettre sous la plume de son héroïne des néologismes amusants : « au comble de la jouassitude » (p. 111), « le brebis-killer » (p. 168) ; ou des termes familiers « je flippe » (p. 36), « je mate » (p. 39), « me fout la chair de poule » (p. 49). Par ailleurs, la jeune femme utilise régulièrement des images décalées pour décrire les êtres qui l'entourent ; sa grand-mère, « bouddha en perruque derrière des verres myopes » (p. 75), ou la chienne Rosalie qui devient une « crotte-donut » (p. 21), ou « cette petite

saucisse de la joie » (p. 156).

Enfin quelques situations cocasses viennent détendre l'atmosphère inquiétante dans cette maison isolée ; ainsi, l'appel téléphonique à Abdel qu'il réceptionne dans des « toilettes » (p. 110) ou les messages contenant des « photos d'insectes en plein coït » (p. 180) que Soledad reçoit de son amie Suzanne qui s'est trompée de destinataire.

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

1/ Œuvres fantastiques

- *La Cafetière* (1831) de Théophile Gautier
- *La Vénus d'Ille* (1837) de Prosper Mérimée
- Nouvelles fantastiques de Maupassant : *La Main d'écorché* (1875), *La Chevelure* (1884), *Le Horla* (1886), *Qui sait ?* (1890)
- *Le Passe-muraille* (1941) de Marcel Aymé

2/ Passages célèbres où souvenirs et sensations sont liés

- Chateaubriand, *Les Mémoires d'Outre-Tombe* (1848), Première partie, Livre troisième, chapitre 1 : le chant de la grive de Montboissier
- Proust, *Du côté de chez Swann* (1913) : l'épisode de la madeleine

3/ Albums sur la relation grand-parent / petit-enfant et l'écologie

- *La lettre de mon grand-père* (2019) de Michael Morpurgo
- *Un endroit merveilleux* (2021) de Cécilia Heikkila

4/ Les arbres dans la littérature

- *Le baron perché* (1957) d'Italo Calvino (Côme décide de vivre dans un chêne)
- *Mythologies des arbres* (1993) de Jacques Brosse
- *Le Journal intime d'un arbre* (2011) de Didier Van Cauwelaert
- *Voyage au pays des arbres* (2014) de J. M. G. Le Clézio
- *Mémoires d'un frêne* (2018) de Park Kun-Woong (bande dessinée dans laquelle un arbre est le narrateur)

ET LE DÉSERT DISPARAÎTRA (2020)

PARCOURS DE L'ŒUVRE

Roman à partir de 13 ans.

I/ Un hymne à la force des femmes

Et le désert disparaîtra met en scène une jeune héroïne de 12 ans, Samaa, qui vit dans un campement de nomades au milieu du désert. Fille unique (deux de ses frères n'ont pas survécu), elle vit seule avec sa mère depuis la mort de son père. Dans sa tribu, sorte de société archaïque où les hommes partent à la chasse (même si ce n'est pas pour ramener du gibier mais des arbres) et les femmes restent au campement pour filer, la jeune femme se sent en décalage. Ainsi, lorsque son ami Solas revient d'une chasse, elle l'envie :

« Je me réjouis pour lui, bien sûr, mais je sens poindre un brin de jalousie. Non, beaucoup de jalousie. Moi aussi, je voudrais chasser les arbres, faire vivre la tribu. Au lieu de ça, j'apporte son potage à une vieille radoteuse édentée, et je file les fibres synthétiques que les hommes rapportent de la grande ville. » (p. 33).

Samaa ne supporte pas le rôle auquel on l'assigne. Elle refuse d'accepter le sort qui l'attend et que l'on découvre dans cette description presque caricaturale des tâches quotidiennes des femmes de sa tribu :

« Au campement, les femmes vont bientôt préparer le petit-déjeuner, ouvrir les tentes, se héler, se confier les tâches de la journée : qui filera la fibre, qui tissera, qui préparera le repas commun du soir et le potage de l'Ancienne. Elles prendront des nouvelles des bébés quand il y en a. Certaines brosseront leurs cheveux devant les tentes, se feront des chignons, des tresses. Elles se raconteront des potins. » (p. 94).

À l'opposé de cette distribution très genrée des rôles, Samaa imagine la ville gouvernée par « une femme puissante, avec une grande et large robe bleu nuit tombant à ses pieds. Elle devait s'exprimer avec lenteur et savoir écouter. Elle ne cousait pas, elle se battait. » (p. 43). Samaa sera donc comme cette femme fantasmée ; une guerrière, une battante. Toutefois, malgré ses capacités physiques (« je suis agile. Je grimpe très bien au mât », p. 39 ; « je suis plus habile que bien des garçons. Je bats Solas », p. 40), la règle de la tribu est irrévocable : « pas de filles chez les chasseurs » (p. 39) ! Mais, Samaa ne baisse pas les bras pour autant. Décidée à agir comme elle l'entend, elle se répète ainsi, comme une sorte de mantra, son objectif : « Je ne veux pas passer ma vie à filer du tissu et à distribuer les vivres. Je veux chasser les arbres » (p. 49), « Je veux être chasseuse. La première de ma tribu. Je changerai le destin de toutes les femmes » (p. 52), « Je serai chasseuse » (p. 61 et p. 65). Et c'est pour réaliser son rêve qu'elle se met un jour en marche, seule, à distance des hommes dans le désert. Malheureusement, la chaleur, la fatigue et une bête

sauvage auront raison de sa motivation et de son courage et l'isoleront durant de longs mois dans une « trouée ». Ainsi prisonnière dans son trou, Samaa fera preuve de beaucoup de courage et d'intelligence pour survivre (elle se fabrique une couverture de feuilles et une paillasse pour se protéger des nuits froides du désert, elle fabrique une attelle avec quelques branches pour soulager sa cheville blessée, elle bricole un couteau...) Marie Pavlenko attribue ainsi à son personnage féminin les qualités normalement dévolues aux garçons dans les récits d'aventures traditionnels et démontre que les filles ont autant de capacités que les jeunes hommes.

Par ailleurs, cette jeune femme téméraire, persévérante et résistante ne serait pas ainsi sans l'éducation de son père. Ce dernier, déçu de ne pas avoir d'héritiers, décide d'élever Samaa «comme un garçon» et de lui apprendre le dépassement physique en grim pant au mât et la lecture : « mon cerveau serait aussi lourd que celui des fils qu'il aurait dû avoir » (p. 112). Ainsi, Samaa, devient-elle l'incarnation et la preuve qu'en laissant les êtres faire ce qu'ils aiment et croire à leur rêve tout devient possible. Samaa changera bien non seulement le destin des femmes de sa tribu mais la vie de tous les hommes en réintroduisant les arbres et en faisant revenir les animaux. Et l'ode féministe se fait cri d'alerte pour l'écologie.

II/ Une dystopie écologiste

Comme très souvent dans les récits d'anticipation, la projection dans le futur propose en réalité une relecture du monde actuel.

1) Une société inégalitaire

Dans son roman, Marie Pavlenko projette son histoire dans le futur et imagine une planète Terre recouverte de sable ; les hommes survivent soit dans des tentes, dans des campements, et appartiennent à des tribus nomades, soit dans des villes. Pour les premiers, la vie est rude ; Samaa à 12 ans, a déjà connu « trois famines » (p. 18). Quant aux seconds, ils logent dans de confortables habitations et se « servent [des arbres] pour décorer leurs maisons, si spacieuses que toute la tribu pourrait tenir à l'intérieur » (p. 29). Néanmoins, dans la ville, tous ne sont pas aussi bien logés et deux classes sociales se superposent :

« Nous n'avons jamais vu d'animaux, ni les dirigeants, même le plus insignifiant, étant donné qu'ils vivent dans les étages élevés des tours. Nous avons seulement eu le droit d'arpenter les rues souterraines, accessibles au commun des mortels, qui sentent le renfermé, le pipi, le moisi et la tristesse. » (p. 44).

Référence évidente au film *Metropolis* (1927) de Fritz Lang, la ville du futur imaginée par Marie Pavlenko organise une sorte de hiérarchie sociale et spatiale des habitants : dans les tours vivent les familles intellectuelles dirigeantes, dans l'oisiveté et le luxe, et dans la ville basse, souterraine, survit le reste de la population opprimé par la classe dirigeante. Juste après, dans son récit, l'auteure poursuit cette description inégalitaire de la ville :

« La ville est grise, plantée comme une verrue sur le sable. Une énorme verrue. Elle s'étend en hauteur, on la voit de loin, ses immeubles élancés renvoient la lumière du soleil et brillent à des kilomètres. Mais elle est aussi construite en profondeur, sous la terre. Des centaines de tunnels où tout est noir hormis les lampes trop blanches, où le son est étouffé ou se répercute contre les murs. Nous dormions dans ces entrailles nauséabondes, sous les

gigantesques tours. [...] les galeries sombres ressemblent à des bouches monstrueuses prêtes à m'avaler. [...] Dans la grande ville, je suis enterrée. J'ai peur d'être morte. Je tiens la main de mon père, je la serre fort parce que tout m'effraie. Le bruit. Les murs lisses et froids. Les tuyaux. Les gens qui marchent, se bousculent, le visage blafard et cerné. Une fillette pleure sous un porche. Une flaque de sang. Des tas de bouteilles d'oxygène vides s'amoncellent dans ces passages sombres. Des grilles sur le sol crachent une brise fétide. Les immeubles là-haut, eux, sont majestueux. Ils essaient d'embrocher le ciel. » (p. 44-45).

Ainsi, au vocabulaire du champ lexical de la lumière s'oppose celui de la nuit ; à celui de l'élévation, s'oppose celui du souterrain, et les comparaisons renforcent le caractère effrayant de cet endroit. Les gens, tels des zombies, déambulent dans cet univers agressif et apocalyptique.

À ces inégalités sociales s'ajoutent des conditions de vie difficiles dues à de grands problèmes climatiques.

2) De la dystopie à la reconstruction du rapport homme-nature

Et le désert disparaîtra se passe dans le futur ; aucune date précise n'est donnée dans le roman mais plusieurs références sont faites au « monde d'avant », qui ressemble au nôtre, et qu'ont connu les « arrière-arrière-grands-parents » (p. 28) de l'Ancienne ; ainsi, cette dernière, retirée à l'écart du campement, sorte de mémoire collective de la tribu, chaman ou sorcière, explique aux adolescentes venues lui apporter à manger ce qu'était une forêt (p. 24), un lac (p. 25) ou des animaux. Car, dans ce monde futur, la variété des espèces végétales et animales a disparu et le sable recouvre la Terre (« Le désert s'étend à perte de vue » p. 13). Ne subsistent que de très rares « trouées » dans lesquelles persistent un arbre et de l'eau : « les arbres se dissimulent dans des cratères profonds impossibles à déceler sur le sol infini du désert. » (p. 41).

Quant à l'atmosphère, elle est devenue presque irrespirable et nécessite de se déplacer avec des bouteilles d'oxygène (cf. p. 73) : « L'oxygène est un gros problème, chez nous. Si la mère n'en respire pas assez, elle perd le bébé qui grandit dans son ventre. Ou alors, les bébés meurent quelques jours après leur naissance. Ils s'asphyxient. » (p. 46).

Dans ce monde dans lequel l'homme survit plus qu'il ne vit, le manque d'eau est aussi un problème et les tribus nomades sont réduites à l'acheter aux gens de la ville sous forme gélifiée bien cher. Dans de telles conditions, l'alimentation s'appauvrit et se réduit à « de la nourriture fabriquée dans des machines, des boîtes de conserve » (p. 18) ou des barres « de protéines lyophilisées » (p. 50).

En dressant ce tableau noir et effrayant de l'évolution des peuples et des conditions climatiques, Marie Pavlenko place son texte dans la lignée des romans dystopiques qui ont émergé depuis un siècle ou des fictions climatiques. Sa contre-utopie dépeint en effet un monde inhospitalier dans lequel des problèmes écologiques ont dégradé les conditions de vie des humains. En proposant cette vision bien négative de l'évolution possible de la planète, elle tire « la sonnette d'alarme » et interpelle le lecteur quant à son comportement actuel.

Néanmoins, son récit ne s'arrête pas à cette mise en garde terrible et glaçante ; l'auteure ici, par une subtile construction de récits enchâssés montre qu'en agissant un salut est possible. Ainsi, Samaa, malgré l'incompréhension de sa tribu et des chasseurs, réussira

à les convaincre de replanter des arbres. Sorte de messagère de la nature, témoin de la renaissance des arbres, elle réussira là où l'Ancienne avait échoué. L'épilogue apprend ainsi au lecteur que grâce au courage et à l'intelligence d'une jeune femme, puis d'autres (car l'Ancienne et sa mère ont aidé Samaa), « la forêt peuple la trouée et les environs ; elle s'étend à perte de vue, maintenant. » (p. 233).

ÉCHOS QUI PEUVENT ÊTRE FAITS AVEC D'AUTRES ŒUVRES

I/ Sur l'écologie

1) Œuvres littéraires

ROMANS

- *Tobie Lolness* (2006) de Timothée de Fombelle
- *Céleste, ma planète* (2009) de Timothée de Fombelle
- *Lorsque le dernier arbre* (2021) de Michael Christie

NOUVELLES

- Jean Giono, *L'Homme qui plantait des arbres* (1954)
- *Nouvelles vertes* (2005), Éditions Thierry Magnier
- *Nouvelles re-vertes* (2008), Éditions Thierry Magnier
- *Sept nouvelles de la Terre* (2022), Magnard, Classiques et contemporains

BANDE DESSINÉE

- *Coup de sang*, la trilogie d'Enki Bilal : *Animal'z* (2009), *Julia & Roem* (2010) et *La Couleur de l'air* (2014)

DOCUMENTAIRES

- *La Vie secrète des arbres* (2015) de Peter Wohlleben

FILMS DOCUMENTAIRES

- *Home* (2009) de Yann Arthus-Bertrand
- *Le syndrome du Titanic* (2009) de Nicolas Hulot et Jean-Albert Lièvre
- *Demain* (2015) de Cyril Dion et Mélanie Laurent
- *Après demain* (2018) de Cyril Dion et Laure Noualhat, avec Mélanie Laurent

II/ Des héroïnes courageuses

1) Œuvre cinématographique

- *Nausicaä de la Vallée du Vent* (1984) de Hayao Miyazaki

2) Œuvres littéraires

- *À la croisée des mondes* (1995) de Philipp Pullman
- *Cœur d'encre* (2003) de Cornelia Funke
- *La Quête d'Éwilan* (2003) de Pierre Bottero
- *Le Pacte des Marchombres* (2006) de Pierre Bottero
- *La passe-miroir* (2016) de Christelle Dabos

D'UN LIVRE À L'AUTRE : LECTURE TRANSVERSALE

Et le désert disparaîtra et *Un été avec Albert* peuvent être étudiés en parallèle. De nombreux points communs relient les deux romans.

La nature tout d'abord est un thème de prédilection pour Marie Pavlenko. Richesse perdue à redécouvrir et à reconquérir dans *Et le désert disparaîtra*, elle est présente dans *Un été avec Albert* comme une échappatoire sensorielle pour l'héroïne, un éden préservé par Doméné ou la grand-mère. Les arbres, au cœur des deux histoires, et que les lecteurs ne regarderont plus de la même façon, sont ici des êtres personnifiés qui portent d'ailleurs un prénom : Naïa et Albert. Plusieurs descriptions de ces « personnages » atypiques peuvent être mises en parallèle :

« Je mate, planté au milieu de l'immense parcelle, le chêne que mamie a donc baptisé Albert. Il est imposant, un arbre vénérable à n'en pas douter. [...] Assise sur les racines qui partent en étoile de son tronc et ressurgissent par endroits, dans le jardin avant de replonger sous terre, j'inventais plein d'histoires rocambolesques. » (*Un été avec Albert*, p. 39-40).

« Je m'approche d'Albert. Il a de la gueule. [...] J'ai l'impression de m'appuyer contre la colonne d'un temple grec. » (*Un été avec Albert*, p. 81-83).

« J'observe mieux l'arbre. Son unique pied est démesuré. [...] L'arbre est donc un tronc avec des branches à chaque extrémité. » (*Et le désert disparaîtra*, p. 86-89).

Êtres vivants protecteurs et salvateurs pour les deux héroïnes, les arbres sont ceux grâce auxquels le monde redeviendra vivable. On peut rapprocher également dans ces deux romans les passages dans lesquels les deux héroïnes observent des fourmis (p. 74 et 182 dans *Un été avec Albert* et p. 100 et 147 dans *Et le désert disparaîtra*). L'observation de la nature a aussi une place importante dans *Un si petit oiseau*. Aurèle, l'ami d'enfance que retrouve Abi, est un jeune homme passionné d'ornithologie. Il initie la jeune femme à la connaissance des oiseaux et à leur particularité dans un parc près de chez elle (Samaa, dans *Et le désert disparaîtra*, fait également la découverte de ces volatiles qu'elle n'a jamais vus p. 197-198). Et cet apprentissage sera un des éléments qui permettra à Abi de reprendre goût à la vie après son accident.

Ce souci de la biodiversité et de la préservation de la nature est d'ailleurs celui de l'auteure ; elle-même passionnée par les oiseaux, les plantes ou les insectes, elle ne manque pas de remercier à la fin de ses ouvrages les nombreuses associations qui luttent pour le climat ou la préservation des espèces. Ses romans sont ainsi des odes à la nature et témoignent de sa place essentielle dans la vie humaine..



Refusant toute posture attentiste, Marie Pavlenko prête à la littérature un pouvoir d'éveil des consciences et comme l'Ancienne ou Doméné et la grand-mère, elle veut alerter et transmettre ses préoccupations écologistes et son amour de la nature sous toute ses formes.

Le choix de personnages féminins au fort caractère est un autre élément de mise en relation possible entre les romans. Jeunes femmes au tempérament affirmé, elles sont des personnages auxquels les lecteurs peuvent facilement s'identifier. Néanmoins si l'une est courageuse, persévérante et méthodique dans le désert, l'autre fait preuve parfois de fainéantise, de mauvais caractère et de sarcasme chez sa grand-mère. Un épisode est révélateur quant aux différences qui opposent les deux jeunes femmes, celui de la fabrication d'un couteau :

« Mon couteau est prêt. J'ai creusé la branche du manche avec la pointe effilée de ma lame, encastré la lame dedans. Ensuite, j'ai fixé une fine corde tout autour. Je suis fière, considérant mes moyens techniques réduits. C'est mon premier couteau. » (*Et le désert disparaîtra*, p. 189)

« Assise sur mon lit, j'entreprends de ligoter le couteau à l'extrémité de la canne. [...] Je galère, mes mains moites glissent, mon cœur bat si fort qu'il m'empêche d'avoir des gestes précis, le couteau ne tient pas, je peste, le truc tombe et manque de m'entailler l'artère fémorale. » (*Un été avec Albert*, p. 170)

Ainsi, à la débrouillardise de l'une répond la maladresse de l'autre. Soledad, sorte d'anti-héroïne est parfois le parfait contrepoint de Samaa. (Par ailleurs, le personnage de la tante Coline, dans *Un si petit oiseau*, peut être rapproché de ces deux héroïnes ; femme indépendante et décomplexée, elle assume ses choix et s'exprime librement envers Abi.)

Enfin, **le livre et plus largement la littérature** ont une place privilégiée dans les romans de Marie Pavlenko. Compagnon et passe-temps estival dans *Un été avec Albert* (Soledad lit *Le Horla* de Maupassant et *Germinal* de Zola), le livre devient un objet luxueux car rare dans *Et le désert disparaîtra* (« C'est mon livre, Samaa, l'objet le plus précieux de cette tente » p. 140) et même un objet bienfaisant et salvateur dans *Un si petit oiseau*. En effet, Abi trouvera dans la lecture des œuvres de Blaise Cendrars (*La Main coupée* et *La Vie dangereuse*) qu'Aurèle lui envoie des modèles de résilience et une forme de soulagement dans son malheur.